

Le voyage

Le plus dur avait été de fermer la porte de l'appartement, après avoir laissé un mot sur la table pour Jérémy et les enfants. Je ne pouvais rien expliquer, ils l'apprendraient bien assez tôt.

En roulant de Massy à Avignon, j'ai écouté en boucle « Melody Noir » de Patrick Watson. J'ai revu mon mariage, mon père tenant les mains de ma mère, si fiers de moi. J'étais la première des cinq enfants à me marier.

Après la mort de ma mère, mon père s'est éteint, malheureux de ne pas avoir pu réaliser leur rêve : retourner au Maroc, dans leur village natal.

Je suis arrivée en bas de l'immeuble vers 14h. Je savais que l'infirmière ne passerait pas à ce moment là et que son repas de midi avait déjà été livré.

J'avais la clé de l'appartement, la même depuis mon enfance, avec le porte-clés en forme de skateboard vert. En entrant, j'ai revu ma mère apprêter sa coiffure devant le miroir comme elle faisait à chaque fois avant de sortir, y compris, le dernier jour pour aller faire les courses. J'ai entendu sa voix crier à mon père « j'y vais ! ». Elle n'est jamais rentrée et rien ne l'a protégée de ce camion de livraison qui ne l'a pas vue traverser.

Je sais qu'il dort, alors je fais un dernier tour dans l'appartement. Il n'a pas beaucoup changé avec les années. Je retrouve la petite cuisine où j'ai appris à faire le couscous, les chebakias et les cornes de gazelle et où mon frère s'est battu pour la première fois avec mon père, ma chambre que je partageais avec deux de mes frères et celle de mes parents. Il y a toujours la photo d'un port de pêche, au dessus de leur lit. Je ne sais plus où c'est et je ne peux plus demander à mon père, puisqu'il ne parle plus. Mes frères s'en foutent.

Il y a l'urne de ma mère, sur la commode, près de la fenêtre et des fleurs rouges en plastique posées à côté. Je les déteste. J'ai toujours détesté les fausses fleurs.

J'ouvre la penderie pour lui prendre une veste et je touche un à un les tissus de ses chemises. Ma main se promène ensuite sur les tuniques de ma mère qui sont restées là, sans que personne n'ose les retirer de leurs cintres.

J'approche mon visage et j'ai l'impression de sentir encore son eau de Cologne. Je pleure parce qu'il n'y a plus rien, je pleure sur son courage, sa force pour nous élever tous les cinq malgré les ménages toutes ces nuits dans ces bureaux vides, je pleure au dessus de sa vie si dure, elle qui n'a jamais eu un moment de répit.

Je roule vers Marseille, mon père assis à côté de moi, la chaise roulante dans le coffre. Je n'ose pas mettre de musique, je préfère le silence. Les médecins ont dit que c'était bientôt la fin.

Je suis venue aux Goudes lorsque j'avais vingt ans, avec Jérémy. Depuis une semaine, j'ai fait tous mes repérages le soir, sur internet, quand tout le monde dormait. J'ai tout prévu.

Je trouve une place sur le port assez facilement, à cette saison, il n'y a personne. Je sors la chaise roulante et je l'installe. Il ne me regarde pas, je ne sais pas ce qu'il ressent mais je suis persuadée qu'il peut m'entendre.

Je le pousse sur la route de la Maronnaise, le vent souffle et je sens qu'il m'aide à avancer. Arrivée au bout de la route, je sais qu'il faut que je continue seule, en portant mon père sur mon dos. Mon métier de pompier me sauve, je le manipule comme n'importe quel blessé et il est tellement maigre que je sens à peine son poids. Je marche lentement, fière de le porter contre moi. Je manque de tomber plusieurs fois au milieu du chemin pierreux mais je sens une force décuplée qui me maintient droite et qui me fait continuer. Peut-être que ma mère est là, à côté de moi, sa « Soraya », son « étoile ».

Il n'y a personne à la pointe, les rares maisons sont vides, je suis rassurée, je voulais l'endroit pour nous tous seuls.

Je l'installe au bord de l'eau sur le ponton et je lui prends la main. Je sais qu'il n'a vu la mer qu'une fois, quand il a traversé cette grande Méditerranée pour venir ici, travailler avec ma mère. Ils ne sont jamais partis en vacances. Je me colle à lui et lui dis de regarder la mer, qu'elle est belle et qu'elle a la couleur de l'amour, qu'elle est toujours là, pour tout le monde. Je lui chante la chanson de Patrick Watson, doucement au creux de son oreille et je lui parle des îles qui nous font face, l'île Maïre et la petite île Tiboulen de Maïre qui ressemble à une tortue. Je lui promets qu'un jour, j'irai au Maroc, là où il est né. Puis, je lui parle d'elle, de son sourire et je lui dis qu'elle est là, dans ces flots, devant nous. Alors, je le vois lever la tête et regarder la mer. Je suis sûre qu'il la contemple.

Je reste contre lui, le prenant dans mes bras et je pose sa tête contre mon cou. J'entends la mer et les cris des goélands qui nous tournent autour, je n'ai pas envie que ça s'arrête. Pourtant, je sais que c'est fini.

Je passe la corde autour de nous et je serre le plus fort possible. Je lui dis qu'on y va, qu'on va faire un petit voyage tous les deux et que ce sera merveilleux.

Il ne me reste qu'à pivoter et je nous sens plonger dans l'eau glaciale. Il ne réagit pas, ne tremble pas et continue de regarder loin devant, de regarder la mer pendant que je me

débats. Je le traîne au milieu de l'eau comme je peux et nos cheveux s'emmêlent. Je l'embrasse et je lui dis que je l'aime, que je sais qu'il sera mieux et que je ne le quitte pas. Je défais la corde et je le regarde s'enfoncer dans les flots, il ne lutte pas, il coule rapidement comme si c'était si doux pour lui.
C'est fini.

Nombre de signes espaces compris = 5478